

FELLA, À L'AUTRE BOUT DU VIADUC

Les massacres dans les villages, on n'y était pas.
Les faux barrages sur les routes de montagne, sur les routes de campagne, on n'y était pas.
Les faux militaires encagoulés, en treillis, surarmés, dans les pick-up, on ne les croisait pas. Les faux gardes communaux ; les vrais patriotes : Patriot Act en poche, fusils à pompe en bandoulière, guettant au départ des sentiers et des chemins ; les faux terroristes, les faux islamistes ; les vrais kamikazes : gilets explosifs, piles et boutons-pressions ; les vrais salafistes, qamîs, musc, khôl, baskets blanches, à bord de camionnettes-cocottes, barrant les entrées des villes, kidnappant ou exécutant à l'arme blanche ou à la kalachnikov, on ne les croisait pas. Parce qu'on ne sortait plus, sauf sur les hauteurs de la ville, planqués dans la Mercedes aux vitres teintées du chauffeur de papa.
Tu es folle Fella, ils n'arriveront jamais jusqu'*ici*, me disait mon père.

Ici, de l'autre côté de la passerelle, celle qui est perpendiculaire à l'immeuble-viaduc. À plus de cent mètres de haut, dans les collines de pins et d'eucalyptus. Un quartier hautement sécurisé — caméras, grilles et portails électriques — entre ambassades, hôtels de luxe et piscines à vagues incrustées dans des décors de palmiers en plastique fluo.

D'ici, on peut voir derrière le feuillage des arbres le gigantesque gratte-ciel sur la baie, en face duquel un interminable chantier dévale les pentes vertigineuses et abruptes de la cité. À flanc de colline, des bâtiments s'empilent confusément.

Plus bas, des bidonvilles et des décharges.

En second plan, des bouts de mer.

Au loin, les îles.

Mon père a dit : « Jamais ! »

C'est en passant la tête sous son lit que j'ai trouvé un couteau de boucher, une batte de baseball.

– Allô, allô. ALLÔ, QUI ? Quoi ? Comment ? Ils l'ont eu ? Ils l'ont eu !

– Ils l'ont eu ?

– ILS L'ONT EU !

Ils l'ont eu. Le frère de mon père. Oncle Okacha. Journaliste. Communiste. Une balle dans l'abdomen. Les jeunes étaient trois. Cagoulés. Des armes de poing. Okacha a fait le mort. Les cagoules ont pris la fuite à Mobyette. On ne tue pas deux fois un MORT. Okacha est VIVANT. Le 11 septembre 1998. Au fond de sa petite librairie. En front de mer. Dans un village à la périphérie Est de la capitale. On distinguait à l'entrée de la librairie, alignés sur les étagères, des albums illustrés pour les enfants, des bestiaires, des livres d'histoire, de géographie, d'écologie, des manuels scolaires. Dans un coin, bien rangés, des ouvrages de Karl Marx dans la Pléiade. De la poésie,

des livres de mathématiques, de logique. Maurice Audin avait accepté de donner des cours d'algèbre à Okacha lorsqu'il était enfant.

$$\text{Indice}(u) = \dim \text{Ker}(u) - \text{codim Im}(u)$$

Le rêve des communistes c'était de construire avec le peuple libéré, une nation juste, une nation des travailleurs, une nation sociale, dit Okacha.

En se protégeant la tête avec le bras gauche, il a pris une balle près du cœur, l'autre balle quand il a couru, la troisième quand il s'est écroulé dans son sang.

Ce que je veux modestement, c'est donner de la documentation aux jeunes, aux historiens de demain, pour qu'ils ne sombrent pas dans ce que nous avons de plus morbide : une mémoire dénaturée et instrumentalisée. J'ai étudié pour cela, j'ai étudié la méthode dans l'Histoire, répète Okacha.

Mon père a jeté le téléphone contre le mur du salon. Il a fumé une cigarette de toutes ses forces. Il a attrapé sa parka. Je lui ai demandé de rester chez nous, de ne pas partir. Je l'ai supplié de m'emmener avec lui, de me cacher au fond d'une malle dans le coffre de la voiture, quelque chose comme ça. Non Fella, relax, il a dit.

Jamais !
C'était la nuit, une route vers l'est.

*« Si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs.
Alors parle et meurs. » Tahar Djaout.*

On a pleuré quand Tahar Djaout, écrivain, poète, journaliste, a été assassiné. On a pleuré. On a pleuré quand le poète Youcef Sebti a été assassiné. On a pleuré quand Ahmed Asselah, directeur de l'école des Beaux-Arts d'Alger, et son fils, Rabah Asselah, ont été assassinés. On a pleuré quand le dramaturge Abdelkader Alloula a été assassiné. On a pleuré. On a beaucoup pleuré quand le comédien Azzeddine Medjoubi a été assassiné. On a pleuré. On a pleuré quand le chanteur de Raï sentimental Cheb Hasni a été assassiné. Le producteur de musique Rachid Baba Ahmed a été assassiné, on a pleuré. On a beaucoup pleuré quand Nabila Djahnine, architecte, a été assassinée. On a pleuré le professeur et chercheur en écologie, Salah Djebaïli. On a pleuré Abdelmadjid Yacef, photographe. On a beaucoup pleuré quand le sociologue M'hamed Boukhobza a été assassiné. On a pleuré quand le psychiatre Mahfoud Boucebci a été assassiné. On a pleuré le sociologue Djillali Liabes. On a pleuré quand Lâadi Flici, médecin, écrivain, a été assassiné. On a pleuré, on a beaucoup pleuré. On a pleuré quand la journaliste Farida Bouziane a été assassinée. On a pleuré quand Smaïl Yefsah, journaliste à la télévision algérienne, a été assassiné. Dalila Drideche, journaliste, a été assassinée, on a pleuré.

JE RÊVE* QUE JE SAUTE D'UNE TOUR, D'UN PONT, D'UNE FALAISE, JE RÊVE QUE JE COURS, QUE JE SUIS POURSUIVI PAR UNE HORDE DE PICK-UP QUI NE ME RATTRAPE JAMAIS, je rêve ; je rêve que je saute d'une tour, d'un pont, d'une falaise, je rêve que je cours, que je franchis la mer d'une seule enjambée, que je suis poursuivi par une horde de pick-up qui ne me rattrape jamais, je rêve ; je rêve que je saute, que je cours, que je franchis la mer d'une seule enjambée, je rêve que j'éclate de rire, que je suis poursuivi par une horde de pick-up qui ne me rattrape jamais, je rêve ; je rêve que je cours, que je cours, je cours, que je grimpe, je grimpe, je rêve que je grimpe, que je saute d'un pont, que je franchis la mer d'une seule enjambée, que j'éclate de rire, que je suis poursuivi par une horde de pick-up qui ne me rattrape jamais, je rêve ; je rêve que je cours, que je saute, que j'éclate de rire, j'éclate de rire, je rêve que j'éclate de rire, que je franchis la mer d'une seule enjambée, que je suis poursuivi par une horde de pick-up qui ne me rattrape jamais, je rêve ; JE RÊVE QUE JE SAUTE D'UNE TOUR DE BÉTON, D'UN PONT AÉRIEN, D'UNE FALAISE ARTIFICIELLE, je rêve que je vole, je vole, je vole, je vole, je vole, je rêve que je grimpe que je saute, je saute, je saute, je rêve que je saute, que je vole, je vole, je vole, je vole, je rêve que je vole, que j'éclate de rire, que je franchis la mer d'une seule enjambée, qu'une horde de pick-up me poursuit et ne me rattrape jamais, je rêve que je cours,